

Je revis encore notre croyant, mais alors il ne croyait plus et, nouveau saint Paul, il avait trouvé son chemin de Damas.

Il avait mis à la banque d'Epargne l'argent qui serait allé, sans doute, chez la prophétesse, et s'en trouva bien.

*** Depuis cette époque, l'Italienne a eu bien des concurrentes—ses succès financiers devaient amener ce résultat—et, malgré la guerre un peu anodine, il est vrai, que la police leur fait, les tireuses de cartes se sont multipliées.

En se promenant dans certaines rues du faubourg Québec surtout, il n'est pas rare de voir un roi de cœur ou un dix quelconque collé sur la vitre d'une fenêtre ; c'est là que demeure une tireuse de cartes peu connue encore, car celles dont la réputation est faite n'ont pas plus besoin d'enseigne que le bon vin, avec cette différence toutefois que ce qu'elles vendent si cher ne vaut absolument rien.

En somme, c'est l'exploitation de la bêtise humaine.

On voit cependant tirer quelquefois les cartes dans le meilleur monde, mais alors la bohémienne qui remplit ce rôle n'agit que dans un but dont l'excellence ne peut être mise en doute, et c'est ainsi que l'on a pu voir, il y a quelques années, lors de la Kermesse organisée au profit de l'Hôpital Notre-Dame, une des plus jolies femmes de Montréal, occupant une très haute position dans la société, dire la bonne aventure et tirer les cartes à ses nombreux clients.

Une tente était dressée dans une des annexes, et la charmante femme dont je vous parle, revêtue d'un costume étrange et d'une richesse de bon goût, remplissait son rôle avec tant d'esprit et de tact, que les billets de banque s'engouffraient vivement en son escarcelle, au grand bénéfice de l'institution hospitalière.

L'exemple nous était donné, du reste, par Paris, où l'on voit des millionnaires et des duchesses tirer les cartes dans presque toutes les ventes de charité.

Mais, je vous le répète, ce n'est en ce cas qu'une plaisanterie dont personne n'est dupe, un passe-temps où l'on dépense souvent plus d'esprit que de pièces d'or.

*** Il n'en est pas du tout de même des harpies qui n'ont d'autre but que de s'emparer des maigres économies des pauvres ignorants qu'elles prennent dans leurs filets.

De tout temps, les femmes, il faut bien l'avouer, ont eu une grande crédulité dans les devins, et Juvenal ne ménage pas le beau sexe à ce sujet.

Dans une de ses satires, le poète avertit son lecteur d'éviter la rencontre de celle qui feuillette sans cesse des éphémérides ; qui est si forte en astrologie qu'elle ne consulte plus et que déjà elle est consultée. Veut-elle seulement se porter à un mille, l'heure du départ est prise dans son livre d'astrologie. L'œil lui démange-t-il pour se l'être frotté ; point de remède avant d'avoir parcouru son grimoire. Malade au lit, elle ne prendra de nourriture qu'aux heures fixées dans l'ouvrage d'un astrologue égyptien.

Connaître l'avenir est la pensée qui absorbe nombre d'entre nous, mais si cette préoccupation a sa raison d'être, il n'est pas permis ni au nom de la religion, ni au nom du bon sens d'en chercher la découverte par les pratiques absurdes et anti-chrétiennes.

*** Bien que le cadre d'une causerie ne permette pas les développements que l'on pourrait donner à ce sujet, je ne crois pas déplacé de vous citer quelques sentences se rapportant aux magiciens, chromanciens et même tireuses de cartes, car tout cela appartient à la même famille :

Saint Augustin.—Le magicien jette le trouble dans les âmes qui se confient en Dieu, et, sans leur faire avaler aucun poison, il les tue par le seul venin de ses discours.

Saint Bonaventure.—Toute divination n'est que tromperie et illusion diabolique ; c'est pour cela qu'elle est maudite de Dieu et interdite par l'Eglise.

Saint Gratien.—Les devins, les aruspices, les enchanteurs, les magiciens et les autres sorciers de tous genres doivent être retranchés de l'Eglise.

Saint Jean Chrysostôme.—Si vous allez chez les sorciers

pour retrouver les objets perdus, vous perdez votre âme et vous devenez la risée des autres.

Caton.—Ne cherchez pas à découvrir par les sorts la volonté de Dieu ; il n'a pas besoin de vous pour décider sur votre compte ce qu'il voudra.

Je pourrais multiplier les citations, mais laissant à qui de droit le soin vous interdire les maisons des diseuses de bonne aventure ou des tireuses de cartes, je vous conseille aussi, au nom du bon sens, de ne pas enrichir ces femmes là en vous appauvrissant en pure perte.

*** Les Anglais de Montréal sont furieux contre les Américains, et il faut avouer que ce n'est pas sans raison.

Il y a une dizaine de jours, lors de la célébration du centenaire de la mort de Washington, quelques Américains passant dans une des rues de New-York aperçurent l'Union Jack flotter à la fenêtre d'un riche Anglais et, saisis d'une indignation très peu justifiée, exigent l'enlèvement de ce drapeau.

Il fallut s'exécuter, et l'on dit même qu'un soldat le foula aux pieds.

Un grand journal de Montréal s'indigne à bon droit de cette manifestation de patriotisme étroit, et rappelle que dans nombre de fêtes en Canada, on voit l'étendard américain à côté du drapeau anglais.

Ceci est parfaitement vrai, et la conduite des New-Yorkais, en cette occasion, mérite d'être flétrie dans les termes les plus énergiques, mais ce même journal,—ne devrait pas oublier qu'il a publié, il y a quelques mois à peine, une lettre et un article dans lesquels il ridiculisait le drapeau français, (que nous avons le droit de mettre de beaucoup au dessus de l'Union Jack) et demandait de s'abstenir d'arborer le tricolore dans nos fêtes publiques.

Si les Américains ont eu tort, il est certain que nos compatriotes d'origine anglaise n'ont pas raison, et l'affaire de New-York prouve une chose : c'est qu'il faut respecter tous les drapeaux, quand on les arbore dans un but respectable, et que tôt ou tard, on devient victime soi-même, des faux principes que l'on cherche à faire prévaloir.

Cette leçon profitera-t-elle ?

Leon Leduc

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIV^e SIÈCLE

FROISSART

Jehan ou Jean Froissart naquit à Valenciennes, en 1337. C'est le plus aimable, le plus spirituel de nos vieux historiens. Destiné d'abord à l'Eglise, il aima mieux retarder son entrée dans les ordres pour satisfaire sa passion des voyages. Il parcourut toutes les contrées de l'Europe, recueillant çà et là les récits et les anecdotes, authentiques ou non, qu'il rassembla pour former ces admirables chroniques, écrites avec tant de simplicité et de grâce.

En 1408, il cessa ses longs voyages et se retira dans son canonice de Chimay. Peu accoutumé à l'inactivité d'une retraite, il tomba bientôt malade et mourut en 1410.

Froissart est le peintre par excellence du XIV^e siècle ; mieux que tout autre, il connaît les mœurs et les hommes de son temps. Dans ses *Chroniques*, l'aimable écrivain ne suit aucun ordre ; aucune liaison ne se fait sentir d'un récit à l'autre, c'est un pêle-mêle qui possède cependant beaucoup d'originalité et de charme, parce que l'esprit français s'y voit dans toute sa gaieté et sa grâce.

Froissart n'est pas un homme d'Etat, un historien jugeant les choses du côté de la philosophie, comme Philippe de Comines, mais un peintre sachant varier ses couleurs, un conteur d'une verve inarrissable.

« De tous nos vieux historiens, dit Kervin de Littenhove, Froissart est celui qui offre le plus d'aliment à la curiosité. C'est un ami franc, sin-

cère, naïf, qui s'accointe avec vous aussi courtoisement, aussi amiablement qu'avec les hommes de son temps. Vous l'avez appelé à vous pour vous instruire ; il vous charme, il vous réjouit, il vous amuse. Vous vouliez en faire le compagnon de vos études, il devient celui de vos loisirs ; et une fois que l'on aborde avec lui le tableau des aventures et des emprises d'armes qui se succèdent toujours les unes aux autres, on y prend un plaisir aussi vif que si son livre n'était pas un recueil de faits historiques mais un roman de chevalerie. »

Les *Chroniques* de Froissart seront donc toujours lues avec un plaisir véritable et le plus vif intérêt, car elles renferment tout ce qui peut instruire et charmer l'esprit.

Froissart fit aussi plusieurs poésies légères dont la grâce des pensées et la mélodie du rythme l'ont mis au premier rang des poètes du XIV^e siècle.

CHRISTINE DE PISAN

Christine de Pisan naquit à Venise, en 1363. Son père, un des plus fameux astrologues du XIV^e siècle, fut mandé à Paris par le roi Charles V, dit le Sage. Christine, qui n'avait alors que neuf ans, reçut au Louvre une très bonne éducation, dont elle devait plus tard tirer grand profit.

A quinze ans, elle s'unit à Etienne du Castel, personnage assez en vue à la cour du roi de France. Une cruelle maladie emporta son époux, après dix ans seulement d'une union heureuse. Le père de Christine mourut aussi vers ce temps.

La jeune veuve, abandonnée ainsi à son sort, se mit alors à écrire pour subvenir aux nombreux besoins de sa famille et de sa mère. Elle composa un grand nombre de poésies fugitives qui renferment un certain air de naïveté et de candeur qui plaît et qui charme.

Femme chrétienne dans toute la force du mot, elle chercha toujours dans ses ouvrages à élever l'âme par les sentiments les plus nobles et les plus religieux.

En 1418, elle se retira dans un abbaye (on ne sait quel abbaye) où elle put alors donner libre cours à sa piété ardente.

On ne connaît point la date de sa mort, mais on croit généralement qu'elle mourut en 1431.

Ses écrits, nombreux d'ailleurs, sont pour la plupart des petites pièces de vers, parmi lesquelles on remarque les *Dicts moraux à son fils*, *Jeanne d'Arc* (*).

Ses principaux ouvrages en prose sont : l'*Histoire de Sire de Boucicaut*, la *Chronique de Du-guesclin* et l'*Histoire de Charles VII*. Cette dernière est beaucoup préférable aux deux autres. On lui reproche néanmoins d'être, dans ses histoires, un peu partielle et de prendre un ton emphatique.

C'est dans la poésie légère généralement que Christine de Pisan a le mieux réussi.

Les autres écrivains remarquables qu'a produits le XIV^e siècle sont toutefois beaucoup inférieurs aux trois dont nous avons bien brièvement raconté la vie et jugé tant soit peu les œuvres ; ils ne laissèrent aucun écrit qui peut être jugé digne de passer intact à la postérité.

Ce fut surtout dans le siècle suivant que la langue française fit un immense progrès ; née au XIII^e siècle, elle avait augmenté en harmonie et en grâce au XIV^e siècle, sous les soins de Joinville, de Froissart et de Christine de Pisan.

Paul Durand

FIN

L'argent fait plus de tâches que la boue.—M. DE LACOMBE.

Dans un pays où tout le monde veut être quelque chose, personne n'est quelqu'un. — G.-M. M. VALTOUR.

(*) Les vers sur Jeanne d'Arc furent, croit-on, les derniers que composa Christine de Pisan ; ils datent de 1429.